

Travail et Résistance

Intervention Jean LAVIE au débat UD

Tout à l'heure aura lieu la commémoration du 70^{ème} anniversaire de la fusillade des 70 militants, syndicalistes pour la plupart, pourchassés par Vichy, tués par les nazis , à Souge le 21/09/42.

L'UD a demandé à l'IHS d'essayer de faire un lien entre votre débat sur le travail et cette initiative. Avec ma double casquette, IHS et Comité des fusillés de Souge, par quelques idées et quelques faits concrets glanés auprès d'anciens je vais tenter de répondre à la demande.

L'IHS, j'en profite, à programmé une réflexion et une revue sur la souffrance au travail, et déjà certains de ses travaux ont abordé cette question : j'ai en mémoire un cycle de débats sur les années 30 dans le cadre de l'Université Populaire de Bordeaux , où nos archives nous avaient permis de présenter les 1^{ères} conventions collectives négociées à Bordeaux dans les années 20, avec des informations instructives sur les salaires , conditions d'emplois et différences entre hommes et femmes.

Le travail, avec ses 3 promesses, comme l'a récemment écrit une chercheuse (promesse de gagner son autonomie financière, de quitter sa famille, de créer la sienne pour un jeune, promesse de faire reconnaître ses compétences, ses capacités intellectuelles, motrices, aux autres, savoir qui on est et à quoi l'on sert, promesse du vivre ensemble, de l'apprentissage de la coopération, du travail en équipe et de la solidarité), est bien dans sa dimension libératrice. Mais la réalité du chômage, de la conception managériale dominante (votre thème de réflexion ce jour,) de la précarité, des inégalités au travail entre hommes et femmes rappellent la dimension aliénatrice du travail.

Au cœur de la contradiction entre Travail, facteur de production, essence de l'Homme, système de redistributions de revenus et de protections, et Travail source de profits, au cœur du rapport de classe quoi, on trouve la lutte, la résistance, dans toutes ses dimensions et différentes époques. Voilà le fil, le 1^{er} lien entre votre débat et la cérémonie qui va suivre.

Mon propos s'articulera sur deux points :

- une mise en perspective de la période des années 30, qui me permettra de chuter sur la grosse bataille d'idée à poursuivre dans la foulée des expressions confédérales et de l'IHS national, pour combattre l'extrême droite, ses valeurs et suggérer les alternatives possibles ;
- le rappel de quelques formes de résistance de l'époque, notamment au travail.

Si l'histoire ne se répète pas, comme le reprenait un article sur le bulletin de l'UD du mois d'août, la connaissance et la compréhension des contextes peut considérablement aider à agir aujourd'hui. Regardons par exemple en quoi, les périodes d'avant guerre, la guerre et l'après guerre peuvent nous ouvrir des perspectives. L'examen de la chronologie,

-crise de 29 (40000 chômeurs à Bordeaux, 1 million de tonnes en moins au port de Bordeaux, des commerces qui ferment, des salaires qui baissent, des impôts qui augmentent),

- la montée des organisations d'extrême droite : en 34 un rapport de police compte 3800 adhérents de l'Action Française, Camelots du Roy, jeunes patriotes et autres croix de feu ;

-30000 personnes à Bordeaux en réplique à la manifestation d'extrême droite du 6/2/34 ;

- et puis la réunification syndicale, 1936, les grandes luttes et avancées sociales.....mais aussi le coup d'état de franco contre la République espagnole

- 1938, c'est la pause sociale, le retour des difficultés, les accords de Munich, le journal du Comité des Forges, le « Messin » titre « Plutôt Hitler que le front populaire », et la guerre le 1/09/39.

La guerre nous montre que les Résistances puis la Résistance, conduit un pays occupé, divisé, à la réunification syndicale à nouveau, et à la libération. L'après guerre, avec la mise en œuvre du programme du CNR, lequel structure encore et malgré tout notre société, montre qu'un rapport des forces peut imprégner une société durablement (1789, le code napoléonien, le CNR), mais aussi, que rien n'est jamais acquis dans une société de luttes de classes, et que, dès que le patronat relève la tête, il trouve des relais politiques pour reprendre ses avantages.

Il ne s'agit pas d'un chemin tout tracé mais l'enseignement principal, même si c'est chaotique, c'est la confiance à avoir dans la capacité des salariés, sensibilisés, informés, formés, à réagir, à se battre, à inventer, à construire, même sur des bases qui n'ont rien d'idéal.

A travers quelques faits très concrets, mon 2^{ème} point va traiter des formes de résistances au travail durant la guerre.

Rappelons le contexte, c'est toujours important.

Après la signature du pacte de non agression germano-soviétique, les organisations communistes (ce sont les termes de la loi) sont dissoutes, les communistes et ceux qui refusent la guerre sont exclus de la CGT. La CGT officielle frise la collaboration. La CGT clandestine s'organise.

En cascade, les ponctions financières de l'envahisseur allemand pèsent lourd sur les budgets des salariés, les 1^{er} actes de résistance sont un appel à la lutte pour manger et progressivement contre l'envahisseur. La revue Aperçus n°28 de l'IHSA présente entre autres documents traitant aussi de la répression communistes par Vichy, des rapports de police listant les distributions de tracts dans les entreprises, c'est impressionnant.

A la SNCASO, ancêtre de la Sogerma qui construit et entretient des avions sur trois établissements, à Bacalan, Bègles, et Mérignac une action originale est engagée. Elle nous a été rapportée par Jo Durou en contact après guerre avec des anciens militants (Granger, Ralite) et Jean René Mellier dont le père était un animateur de cette lutte à Mérignac. Les salariés sont allés en manifestation chez le patron avec un petit bout de viande, lequel correspondait à la quantité qui pouvait être achetée avec les salaires versés. Tant et si bien que le patron a décidé de faire un élevage de lapins lesquels étaient ensuite distribués aux salariés. Comme quoi l'action, pour le renouvellement de la force de travail, pour être en mesure de produire, paye.

Au delà de la lutte pour le pain, la résistance au travail, toujours à la SNCASO a pris d'autres formes. Pour les uns c'étaient le sabotage car les productions étaient destinées à des avions allemands, pour d'autres en lien avec Londres, il s'est agit d'envoyer des plans de l'usine afin de préparer les bombardements des alliés. Mais la police de Vichy et le sinistre commissaire Poinot en étroite collaboration avec les allemands n'était pas

inactive. La résistance au travail, là, engageait la vie. La SNCASO compte ainsi 29 fusillés à Souge et l'AIA 13. D'autres secteurs aussi ont été engagés et comptent également de nombreux fusillés : les bus , les PTT, la construction, les cheminots, les papetiers.

Cette résistance au travail s'organisait aussi dans les camps de concentration et dans les camps de prisonniers.

Régine Allo nous racontait comment, en camp à Leipzig, ses compagnes et elle mettaient des chiffons dans les obus qu'elles montaient s'assurant ainsi de leur inefficacité. D'autres glissaient de boulons ou les vissaient mal.

Son mari, Henri Chassaing était prisonnier à Rawa-Ruska. Un 1^{er} mai il avait entraîné d'autres prisonniers avec lui pour refuser de décharger un camion. Enfin un 1^{er} mai on ne travaille pas ! La sentence a été à la hauteur. Il a été pendu par les pieds au dessus d'une falaise et il nous disait : » oui j'avais un peu peur qu'ils lâchent la corde. »

Le travail c'était aussi la faim dans ces circonstances, dans une dimension collective de Solidarité et partage. Jo Durou déporté à Sachsenhausen était dans l'organisation clandestine du camp, chargé de répartir, chaque semaine un sandwich aux camarades les plus faibles. Dans son livre « Mes printemps de barbelés » il raconte les frustrations de devoir choisir car tous en avaient besoin.

Régine Allo encore, chargée dans son baraquement de distribuer une ration supplémentaire de pain, découpe le morceau en portions égales et assure la distribution. Sauf qu'à la fin, le morceau qui lui était destiné a disparu. Quelqu'un était passé deux fois. « J'en aurai pleuré » nous disait elle. Mais la solidarité a rejoué, quelques camarades ont rétrocédé une partie de leur supplément. Même si c'est plus dramatique, cet exemple est à l'image des échecs que l'on rencontre dans la vie quotidienne.

La résistance au travail, c'est donc la lutte pour le pain, contre l'envahisseur, pour la dignité, le respect de soi, mais c'est aussi une dimension culturelle.

Le travail c'était aussi le repos le dimanche. Tous les témoignages, je pense à Semprun et à Lise London, disent que les dimanches après midi, étaient réservés à la culture, conférences, théâtre ,ateliers de coutures, organisés par les prisonniers et/ou déportés eux même.

Jean Claude Laulan dans son ouvrage sur le centre pénitentiaire d'Eysses dans le Lot et Garonne où son oncle a passé beaucoup de temps, raconte que Georges Scherpack, prix Nobel de physique y donnait de cours , ces même dimanches après midi.

Pour conclure : Pourquoi raconter tout ça ?

-Pas pour donner des leçons d 'histoire, ou d'héroïsme.

-simplement honorer ces combattants, qui étaient des militants comme nous, qui quelquefois y ont laissé la vie ou la santé, ont endurés des souffrances que l'on ne peut, nous mesurer, mais grâce à qui nous sommes ce que nous sommes, dans le travail et dans la vie.

- et tirer les enseignements pour guider notre propre vie personnelle et militante.

Si le travail est l'essence de l'Homme comme disait Marx, il est aussi la surexploitation de l'être humain et un outil social pour se battre collectivement et construire un monde meilleur.